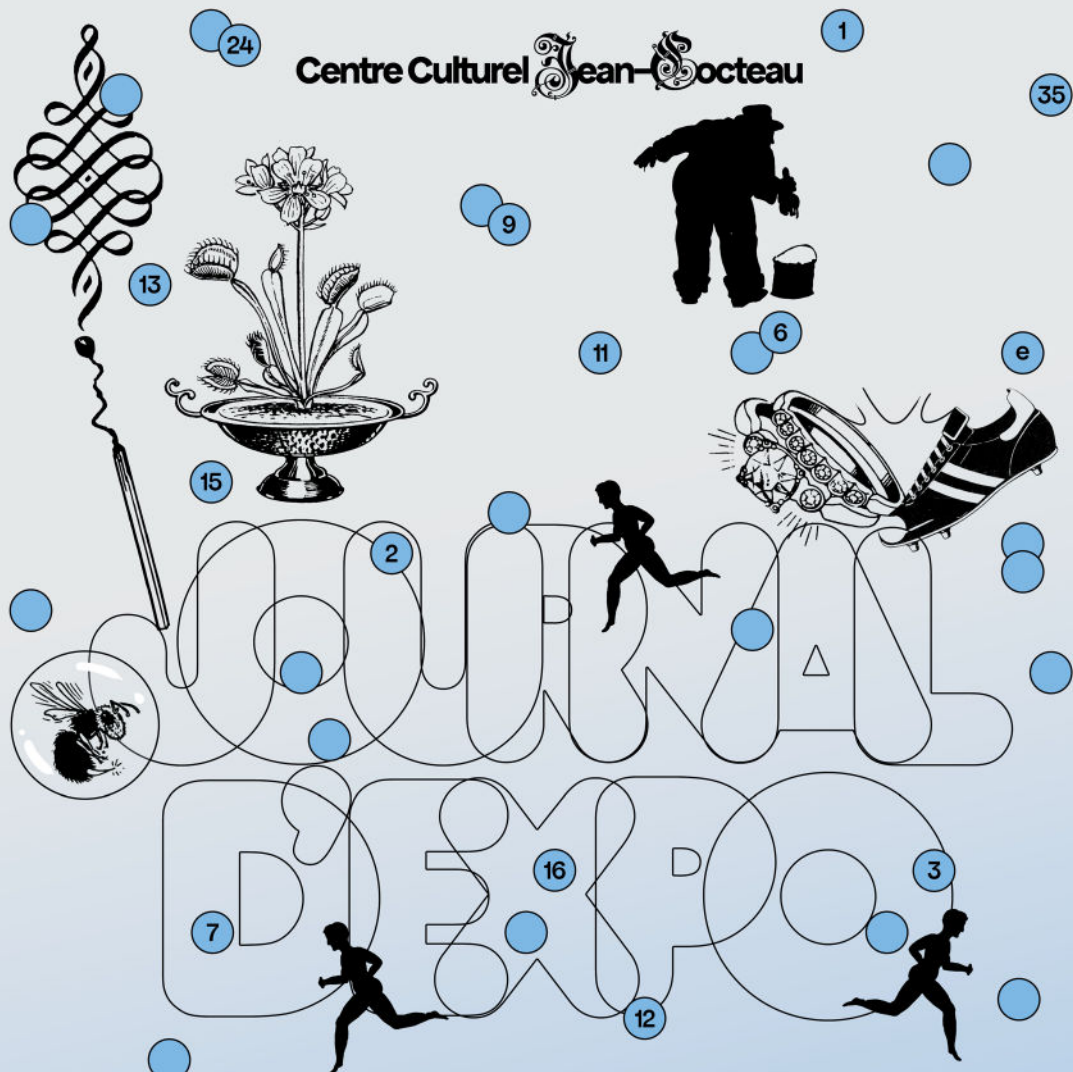
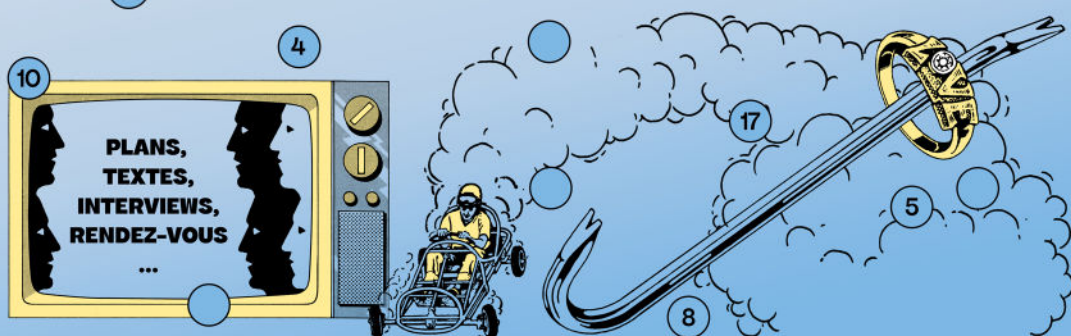




Les Enfants terribles
7 février - 26 avril 2025



Commissariat : Luca Puvanzini, Thomas Maestro, Anna Milone

*Exposition du 6 février au 26 avril 2025
Centre Culturel Jean-Cocteau, Les Lilas*

*Ismail Alaoui Fdili,
Archives cfdj,
Ethan Assouline,
Nadjib Ben Ali,
Amélie Bigard,
Nelson Bourrec Carter,
Jo Burgard,
Juliet Casella,
Emilie Désir,
Rebecca Digne,
Marion Fayolle,
Julien Marmar,
Claude Ponti,
Célestin Spriet*

Table des matières

- Avant-propos, p.5
- Avant de rentrer, dans la cour du Centre culturel, p.6
- Entretiens :
 - Ismail Alaoui Fdili, p. 8
 - Sakina Finder, ancienne employée du CFDJ, p.10
- Le jardin d'hiver, p.12
- Le Coin des livres conseillés par les artistes, p.16
- Entretiens avec les artistes
 - Claude Ponti, p.18
 - Amélie Bigard, p.19
 - Juliet Casella, p.20
 - lo Burgard, p.22
 - Célestin Spriet, p.24
- Salle centrale, p. 26
- Entretiens avec les artistes :
 - Nadjib Ben Ali, p.30
 - Julien Marmar, p.32
 - Ethan Assouline, p.34
 - Emilie Désir, p.36
- Dernière salle, p.40
- Entretiens avec les artistes :
 - Nelson Bourrec Carter, p.43
 - Rebecca Digne, p.45
 - Marion Fayolle, p.47
- Les rendez-vous et ateliers, p.50

*Jeu est un terme fort inexact, mais c'est ainsi que Paul désignait la
demi-conscience où les enfants se plongent ; il y était passé maître.
Il dominait l'espace et le temps ; il amorçait des rêves,
les combinait avec la réalité, savait vivre entre chien en loup [...]*

Jean Cocteau, Les Enfants terribles, 1929

Clin d'œil au roman éponyme de Jean Cocteau, *Les Enfants terribles* est le deuxième chapitre de la "Grande" saison d'art contemporain du Centre culturel. Il réunit les œuvres de treize artistes et les archives du Centre Familial des Jeunes, foyer d'accueil dont la devise était "la prison c'est dehors", interrogeant ce que signifie être ou devenir grand·e.

Sur fond d'un présent teinté de passé et d'incertitudes sur l'avenir, les personnages des œuvres se rencontrent comme dans un songe, dansent, luttent et franchissent le pas de la découverte de soi et des autres, à chaque étape de la vie. Iels font face à la violence des normes du monde adulte et ses institutions en se (re)donnant une identité et en ouvrant des portes dérobées pour exister à leur façon.

Impertinent·es et fragiles comme les personnages de Cocteau, ces enfants terribles nous accueillent dans leur chambre bricolée, habitée de rêveries, amitiés, amours, révoltes et poésie. Iels nous montrent l'importance d'ouvrir des espaces autonomes et protégés où les communautés d'enfants, de jeunes, d'adultes et d'anciens peuvent grandir ensemble, apprenant réciproquement de leurs sentiments et aspirations. Car, que l'on soit chien·ne ou loup·ve, grandir est un "jeu" collectif combinant les rêves à la réalité de chacun·e.

Dans la cour, avant de rentrer

*D*es chaises en béton dans la fontaine et une vidéo sur la façade ouvrent l'exposition *Les Enfants terribles...*

Ismail Alaoui Fdili, Ouaissiboula / Broken Chairs of Virtue, 2020, béton, acier, fibre de verre. Courtoisie de l'artiste.

Archives cfdj, Concours poésie 1982, archive vidéo, 13'09".
Courtoisie de Sakina Finder, ancienne employée du CFDJ.
Les photographies du fond CFDJ sont conservés aux Archives
Départementales du Val de Marne, les films au CNC Centre
nationales cinéma et de l'image animée.

Un remerciement particulier à François Piron pour la mise en contact avec Sakina Finder et pour ses recherches sur le CFDJ et la psychothérapie institutionnelle, restituées dans la très belle exposition "Toucher l'insensé" au Palais de Tokyo (2024).

Quatre chaises de guetteurs sculptées par **Ismail Alaoui Fdili** (1992, Casablanca) semblent abandonnées dans le bassin. Elles évoquent une jeunesse pétrifiée par les fausses promesses des adultes, délaissée dans le béton des banlieues. Comme pour ces cités, la promesse d'un futur solide est trahie par la réalité du temps. Sans entretien, les chaises ont perdu leurs pieds et sont tombées en ruine. L'œuvre a deux titres : *Ouaissiboula*, cri des guetteurs qui ont inspiré l'artiste, et *Broken Chairs of Virtue* [Chaises cassées de la vertu], clin d'œil au livre *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche dénonçant les promesses des faux prophètes.

À quelques pas du bassin, des jeunes récitent des poésies dans une vidéo de 1982. Ce sont des "enfants terribles" placés dans un foyer pas comme les autres, le **Centre Familial des Jeunes** créé en 1950 à Vitry-sur-Seine. Imaginé comme alternative aux maisons de redressement, le foyer accueille une vingtaine de jeunes, de l'adolescence à la majorité. Avec la devise "la prison, c'est dehors", le CFDJ se veut un refuge ouvert. Ses portes ne sont jamais fermées et ses encadrant·es forment une communauté avec les jeunes, animée par un programme d'ateliers (photographie, cinéma, écriture, théâtre, musique...) où création rime avec prise de conscience de soi et du collectif.

LES ENTRETIENS AVEC LES ARTISTES

Nous avons sélectionné des extraits des interviews réalisées avec les artistes pour ce livret. Envie de les lire ou de les écouter en entier ? Scannez le QRcode !

Ismail Oulaoui Fdili

Ouaissiboula / Broken Chairs of Virtue, 2020

béton, acier, fibre de verre



Pendant très longtemps, j'ai été fasciné par les métiers où les gens ne font qu'attendre, qui « regardent la lumière changer », comme le dit un personnage du film *Down by law* de Jim Jarmusch. En 2018, j'habitais à Saint-Denis, face à une cité où il y avait du trafic de drogue. Des guetteurs ramenaient leurs chaises tous les jours. [...] Ces chaises en plastiques sont neutres, faites pour être produites en série et stockées le plus facilement possible, comme ces grands ensembles architecturaux dans les années 1970, construits pour optimiser les chemins de la grue et des corps de la manière la plus efficace possible. Ça me paraissait évident de faire un lien et récupérer le matériel avec lequel étaient faits ces grands bâtiments pour couler ces chaises et remplacer le plastique, [...]. Il y avait cet effet de calcification, [...] qui me faisait aussi penser aux fossiles de Pompéi. J'ai glissé cette chaise en béton dans l'espace urbain, comme une sorte de mobilier sauvage. Mais ça n'a pas duré longtemps, elle a été détruite au bout de quelques heures.

Plus tard, j'ai intégré l'École Kourtrajmé de Montfermeil. Pour la fin de l'année, on nous a invité à faire une exposition au Palais de Tokyo qui faisait écho aux 25 ans du film *La Haine*. J'ai produit 20 chaises en béton qui évoquaient une jeunesse oubliée dans les cités, peut-être encore plus enlisée qu'à la sortie du film, en 1995. Bloquée dans des architectures utopiques des années 1980 vite dégradées par le manque d'entretien et de services publics, engourdie dans une sorte de promesse à dormir debout.

Après l'exposition, j'ai stocké les chaises dans un garage. Des personnes, sans rien demander, ont décidé pour faire de la place de les empiler. Ce geste performatif involontaire a eu pour résultat de détruire une grande partie des sculptures. Quand je les ai vues, elles étaient devenues de sortes de ruines. Elles montraient comment le béton, malgré ses promesses, pouvait se dégrader, se casser, s'effriter. C'est alors que j'ai décidé de changer le titre des sculptures. De *Ouaissiboula*, qui était le cri des guetteurs dans la cité devant laquelle j'habitais, à *Broken Chairs of Virtue*, clin d'œil au livre *Ainsi parlait Zarathoustra de Nietzsche* où cette expression est associée à quelqu'un qui fait des fausses promesses qui endorment même sa chaise.

Au fur et à mesure des transports, des expositions, elles commençaient à se transformer en poussière. Et avec ça aussi la promesse portée par l'idée d'une œuvre symbole d'une réussite et d'une reconnaissance éternelle pour l'artiste. [...] Je suis arrivé en France en 2010. [...] Quand tu es marocain et que tu vas étudier à l'étranger, en Europe en particulier, ton vrai diplôme n'est pas à la sortie de l'école mais le moment où tu acquies ta nouvelle nationalité. C'est un rapport étrange à la réalité et au futur, qui s'ancre dans le passé colonial et dans les dynamiques économiques et symboliques qui régissent le monde dans lequel on vit. Cette chaise à la fois bétonnée et fragile devient une sorte de symbole de tout ça. [il ne gardera que] la documentation de toutes ces histoires : celles des cités où on a grandi, stockées dans le béton. Celles de ces jeunes guettant un futur [...].



Entretien avec Sakina Finder, ancienne employée du CFDJ

Le CFDJ (Centre Familial de Jeunes) a ouvert ses portes en 1950 à Vitry-sur-Seine, dans le Val de Marne sur l'initiative du juge Jean Chazal, artisan de l'Ordonnance du 2 février 1945, pour y accueillir en milieu ouvert une vingtaine d'adolescent-es de 13 à 21 ans, puis de 13 à 18 ans. Le projet était de privilégier une prise en charge éducative plutôt que punitive de ces jeunes écorché-es affectivement, afin de les aider à se reconstruire et même à s'épanouir. C'était une toute petite structure par rapport aux anciens établissements qui accueillaient plutôt 200-400 jeunes. Autre différence fondamentale : les portes au CFDJ n'étaient jamais fermées. Elles restaient ouvertes et les jeunes pouvaient entrer et sortir comme iels voulaient. C'était tout le contraire d'une maison de redressement.

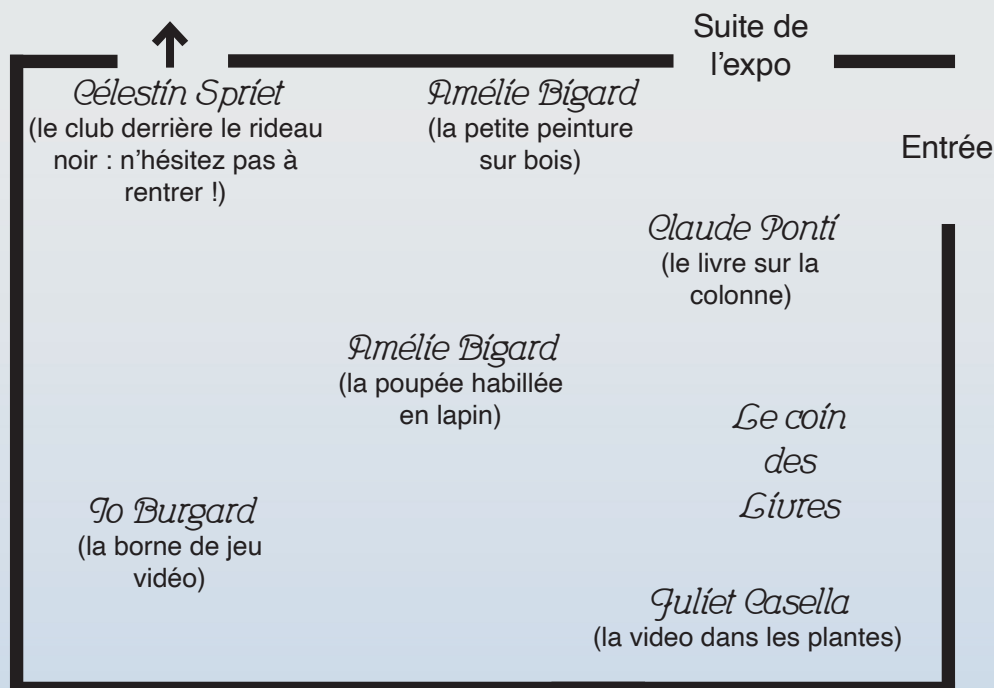
[...] Durant les premières années, la direction a été assurée par Jean Ughetto. Puis, Joe Finder lui a succédé. Joe était un jeune professeur qui durant la guerre s'était engagé dans la Résistance, puis dans l'armée du Général De Lattre de Tassigny. A partir de 1960 il a travaillé en étroite collaboration avec Stanislaw Tomkiewicz, directeur de recherches à l'unité 69 de l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale) et psychiatre de renommée internationale pour ses travaux sur les enfants autistes, polyhandicapés, et sur la délinquance juvénile.

Dès leur rencontre, il y a eu un coup de foudre réciproque. Ils ont eu deux trajectoires différentes, mais reliées par le drame du nazisme. Tomkiewicz a vécu le ghetto de Varsovie, jusqu'à la rafle finale qui a emmené tout le monde en camp de concentration. Il est resté interné à Bergen Belsen jusqu'à la fin de la guerre. Ce passé commun a été déterminant dans la façon qu'ils ont adopté pour traiter des jeunes qui se retrouvaient auparavant dans un contexte carcéral et mener leur combat contre les violences institutionnelles et pour les droits de l'enfant. [...]

Le Centre Familial de Jeunes de Vitry a manifesté très vite son originalité par ses méthodes d'accueil et d'éducation révolutionnaires pour aider les adolescent·es accueilli·es dans le foyer à s'exprimer. Création d'ateliers électronique, poésies, dessins, chansons, initiation à la photographie et au cinéma, sans oublier les soirées de culture générale, les cabarets durant lesquels chacun·e était invité·e à présenter ses compositions et les PSE (publicités socioéducatives). [...] Avec le matériel vidéo, les jeunes et les équipes filmaient ce qui se passait au sein du CFDJ pour créer des archives, comme celles montrés dans l'exposition. Le processus était important : garder une trace d'une expérience qui était méthodologique, au fond.

[...] Les jeunes écrivaient des poèmes ou des chansons remplies de leurs histoires : leur vie, leur souffrance, leur adolescence, leur enfance, tout ce qui les avait amenés à être placé·es. [...] Ces poèmes étaient lus aux soirées cabarets où étaient invités des juges, des formateurs, des éducateurs, des psychologues. Pour certains, il y avait la famille qui venait. C'était très touchant. Il y avait aussi des moments de théâtre et d'improvisation où les jeunes se permettaient de se projeter dans un monde qu'ils inventaient. C'était le plein de liberté d'expression : pas de barrage, pas de censure.

JARDIN D'HIVER



Le coin des livres

Vous trouverez ici les livres présentés dans l'exposition et d'autres sélectionnés par les artistes. Ils sont à votre disposition pour une consultation sur place.

Une liste de livres et BD sélectionnés par les collègues de la bibliothèque sur le thème de l'exposition attendent dans ses rayons de se faire emprunter !

Claude Ponti, **Mille secrets de poussins, 2005**, L'école des loisirs
Courtoisie de l'artiste et de L'école des loisirs

Amélie Bigard, **Kid Song, 2022**, tempera sur bois, 28 x 34,5 cm
Courtoisie de l'artiste

Amélie Bigard et Lena Long en collaboration avec Laurence Ruet,
Dolly, 2023, polymère, textile, carton et cheveux, 137 cm
Courtoisie des artistes

Juliet Casella, **Sorry for what we have done, 2020**, vidéo digital, cadre à piques
en acier brut, 104 x 70 cm
Courtoisie de l'artiste

Jo Burgard, **Borne Sphinx, 2022**, bois, polystyrène, filasse, résine
polycristal, acier, sable, cuir, ordinateur, enceintes, amplificateur, micro,
circuits imprimés, câbles, prise, 180 x 70 x 68 cm
Produit par Billi_ness et développé par Out of Pluto
Images : Lauren Sanchez Calero
Musique : Pierre Lucas
Initié dans le cadre du projet Orange Rouge avec les adolescent·es du collège
Beau Soleil à Chelles.
Avec le soutien de la Fondation des artistes, CNC et la SCAM.
Courtoisie de l'artiste

Célestin Spriet, **Coming In, 2025**, installation vidéo couleur et son, tissu, 28'50"
Chef opérateur : Antoine Pirotte, opératrice : Lou Lavalette
Musique : Luca Thiebault
Etalonnage : Clément le Penven
Mixage : Vincent Pateau
Montage : Célestin Spriet et Maxence Tasserit
Avec la participation de l'association GreyPride
Participants : Olivier Bertrand, Paulo Cardim, Jean-Marc Devocelle, Paul Gould
Abraham, Yves Machtou, Alain Moguerou, Yannick Moutet, Mark Scartani
Avec le soutien du Conseil Départemental de Seine-Saint-Denis dans le cadre
de la convention de coopération culturelle avec la ville des Lilas.

En entrant dans le jardin d'hiver, vous êtes accueilli-es par les poussins facétieux du livre *Mille secrets de poussins* de **Claude Ponti** (1948, Lunéville). Ces jeunes oiseaux espiègles se glissent entre les pages des livres pour voyager librement vers un pays imaginaire dissimulé derrière les volumes de la bibliothèque. Ils nous indiquent que, parfois, se cacher permet de vivre libre.

Au centre de l'espace, une jeune fille habillée en lapin, œuvre d'**Amélie Bigard** (1997, Ecully), a posé son masque au sol. Son regard triste semble affirmer la nécessité de changer d'identité pour affronter la violence qu'elle subit. En face, l'artiste montre une petite peinture sur bois inspirée du séjour d'une amie dans un hôpital psychiatrique pour adolescent-es. On y retrouve le lapin bleu, cette fois dans les bras d'une jeune fille sur le point de sortir du tableau, à l'écart de deux personnages enlacés.

Dans un cadre métallique hérissé de pics, un jeune adolescent déniché sur le net par **Juliet Casella** (1993, Annecy) joue la ritournelle entêtante de *Stairway to Heaven*, dont la poésie semble résister au milieu de ruines brûlantes. L'œuvre porte le titre *Sorry for what we have done* [Désolé pour ce que nous avons fait]. Cette phrase pourrait avoir été prononcée par les responsables de l'état du monde laissé aux générations futures, parfois impuissantes mais pas résignées.

Une borne de jeu vidéo conçue par **Io Burgard** (1987, Talence) avec des adolescent-es en situation de handicap du collège Beau Soleil de Chelles nous invite à plonger dans un univers virtuel. Le titre de l'œuvre, *Sphinx*, évoque la créature mythologique de l'énigme du savoir dont seraient

exclues ces jeunes. Ici, iels créent un monde régi par leurs propres connaissances, en nous proposant de l'arpenter et d'en déchiffrer les secrets. Petite astuce : faites du bruit ou chantez sans interruption pour passer le premier niveau du jeu !

Enfin, en franchissant le grand rideau noir au fond de la salle, vous entrez dans l'installation vidéo *Coming In* de **Célestin Spriet** (1992, Lille). Sur les trois écrans, huit hommes de différentes générations racontent le moment où ils ont osé pousser les portes d'un club homosexuel, pour certains à une époque - pas si lointaine - où la loi l'interdisait.

LE COIN DES LIVRES

Vous trouverez ici les livres présentés dans l'exposition et d'autres sélectionnés par les artistes. Ils sont à votre disposition pour une consultation sur place :

Ismail Alaoui Fdilí

Hermann Esse, *Siddhârta*

Yona Friedman, *Utopies réalisables*

QFDQ

Jean Oury, *La psychothérapie institutionnelle : de Saint-Alban à la Borde*

Claude Ponti

Milles secrets de poussins

La nuit des Zéfirottes

Amelie Bigard

Tōru Fujisawa, *GTO (Great Teacher Onizuka)*

Juliet Casella

Marine Forestier, *Les Lichens*

To Burgard

Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*

Celestín Spriet

José Esteban Muñoz, *Cruising Utopia*

Nadjib Ben Ali

Albert Camus, *Jonas ou L'artiste au travail*

Julien Marmar

Grégoire Solotareff, *Monsieur l'Ogre est un menteur*

Grégoire Solotareff, *Une prison pour monsieur l'Ogre*

Emilie Desir

George Orwell, *La ferme des animaux*

George Orwell, *1984*

Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*

Ethan Assouline

Karl Marx, *Le Capital*

Théodore Sturgeon, *Les Plus Qu'Humains*

Politiser l'enfance (ouvrage collectif, éditions Burn~Août)

Nelson Bourrec Carter

Daniel Clowes, *Ghost World*

Rebecca Digne

Lucy Maud Montgomery, *La saga D'Anne Vol.1 Anne et la maison aux pignons verts*

Une liste de livres et BD sélectionnés par les collègues de la bibliothèque sur le thème de l'exposition attendent dans ses rayons de se faire emprunter !

Noé Fansten, *Les Buttes Chaumonstres*

William Golding, *Sa Majesté des mouches*

Magali Arnal, *Petits sauvages !*

Maurice Sendak, *Max et les maximonstres*

Sandrine Bonini, *Lotte, fille pirate*

Mélanie Rutten, *L'ombre de chacun*



LES ENTRETIENS AVEC LES ARTISTES

Nous avons sélectionné des extraits des interviews réalisées avec les artistes pour ce livret. Envie de les lire ou de les écouter en entier ? Scannez le QRcode !

Claude Ponti

Mille secrets de poussins, 2005, L'école des loisirs



“Claude Ponti, grand auteur pour les petits”

Episode 4/5 : Un revolté malicieux

A Voix Nue (France culture). Une série d'entretiens proposée par Louise Turret. Chargé de programme : Daphné Abgrail. Réalisation : Somanay Na. Prise de son : Laurent César.

Publié le 26 septembre 2024 sur le site de Radio France

“Si Claude Ponti parle volontiers, et à sa façon, de politique sur les réseaux sociaux, il ne le fait évidemment pas dans ses albums... Mais on y interroge beaucoup l'ordre des choses ! Les retournements de situations et les péripéties des personnages interrogent finement l'idée de domination des grands sur les petits. Des petits qui peuvent être vulnérables mais ne sont ni faibles, ni dénués de ressources ! « Il ne nous auront pas », dit-il. Les monstres sont très monstrueux mais on peut leur échapper grâce à la ruse ou au destin (c'est fou, ces portes providentielles qui apparaissent parfois !) et avec des mots : « Je crois en la force de la parole », explique Ponti. Et c'est une autre forme de morale, dans le sens des idées de la vie que portent les histoires, qui s'invente ainsi”. Citation tirée du site de Radio France.

Amélie Bigard

Kid Song, 2022, tempera sur bois, 28 x 34,5 cm

Amélie Bigard et Lena Long en collaboration avec

Laurence Ruet

Dolly, 2023, polymère, textile, carton et cheveux, 137 cm



Pour cette exposition, je présente deux pièces, une poupée et un tableau. [...] La poupée est une sorte de personnification de la violence subie : elle ne peut pas parler, ni se défendre. Le tableau représente une scène dans un hôpital psychiatrique pour adolescent.es. Ce n'est pas évident au premier coup d'œil. J'aime que mes tableaux puissent être interprétés de différentes manières. Un élément récurrent est l'impression d'enfermement de mes personnages dans un monde clos. Je représente souvent des personnages en groupe, ou enlacés. Le fait qu'ils soient plusieurs leur offre une échappatoire, une possibilité d'exister ensemble. [...]

Elle porte un costume de furry [...] un mouvement culturel apparu vers le milieu des années 1980 qui regroupe les personnes passionnées par le fait de se déguiser, de créer leurs propres avatars mi-animaux, mi-humains. [...]. En lisant les témoignages des furies, j'ai été marquée par le fait qu'ils ont l'air de vouloir échapper à une réalité, de se construire en marge de la société dans laquelle ils ne trouvent pas de place. [...] Cela rejoint alors l'idée du fantasme [comme unique voie de secours]. Ils s'approprient le fantasme en créant leurs propres costumes. Ils l'imaginent, le

fabriquent avant de retrouver leur communauté. [...]

J'ai imaginé l'histoire de cette jeune fille qui se réfugie dans son costume pour mettre à distance sa condition féminine. Elle a des cheveux longs, blonds, du vernis. Elle est hyper féminine. Elle peut être très sexualisée : une jeune fille parfaite selon les canons de beauté actuelles. Le costume qu'elle s'est créé est ce lapin bleu, avec des dents pointues et des yeux rouges, agressifs. Une manière pour elle de reprendre le pouvoir. Mais elle choisit un animal qui est aussi une proie, qui la ramène donc indéfiniment à la passivité qu'on lui attribue et dans laquelle elle est enfermée.

Elle [...] fait écho à l'autre scène qui se joue dans le tableau, avec l'enfant qui serre un lapin bleu dans ses bras. Les poupées, les peluches, ce sont des doudous, des objets transitionnels qui apportent du réconfort aux enfants mais ce sont aussi des objets de névroses, surtout lorsqu'on rentre dans l'âge adulte. Et elle joue sur cette ambiguïté de l'âge adolescent. Ce n'est plus une petite fille mais pas encore une femme. Ces espaces de transition sont au cœur de ma pratique. [...]

Juliet Casella

Sorry for what we have done, 2020

Vidéo digital, cadre à piques en acier brut, 104 x 70 cm



J'ai commencé le collage très tôt. Ça a commencé sur les murs de ma chambre, où j'accrochais des images découpées dans les magazines. C'était ma façon de m'exprimer. Quand j'ai commencé mes études d'art, j'y suis naturellement revenue.

Ce qui m'intéressait, c'était la place de l'image dans notre société. Je suis née avec Internet, dans ce fleuve constant et énorme d'images [...]. C'est ma base de données. Je suis d'abord une collectionneuse d'images, j'ai des centaines de dossiers d'images que je nourris et que je classe depuis une dizaine d'années. À partir cette collection, je crée mes propres histoires. [...]

Je suis arrivée ensuite à la vidéo. Je voulais encore utiliser toutes ces heures passées à regarder des images pour en faire quelque chose, aller au-delà de l'intoxication : les prendre, les découper, les réinterpréter. La pièce que je présente dans l'exposition s'appelle *Sorry for what we have done*, [Désolé pour ce qu'on a fait]. Les titres dans mes pièces donnent une deuxième lecture, souvent très ironique. Ce titre s'adresse à la génération qui nous laisse ce monde en vrac, sans se sentir hyper concernée. Dans ce titre, je m'excuse de quelque chose que je subis, et que je n'ai pas créé. [...] C'est une pièce que j'ai réalisée en 2020, durant le Covid. [...] C'est l'un de mes premiers collages vidéo. Un petit garçon joue *Stairway to Heaven* à la guitare, une vidéo un peu virale trouvée sur Instagram ou sur Facebook, comme on peut en voir des centaines aujourd'hui sur nos téléphones. [...] Le cadre est un élément assez important [...]. Il est la représentation d'une contradiction, la petite box de protection de cette enfance, et en même temps, une représentation cyberpunk du monde que je vois.

Cette pièce est une sorte d'interprétation de ce que pourrait être un monde post-apocalyptique. J'imagine ce garçon comme un conteur, comme les troubadours à la période médiévale, qui va nous raconter le monde qui a disparu comme des dragons et des licornes. Sans être sûrs qu'il a vraiment existé. La destruction est en cours, mais cette œuvre est aussi pleine d'espoir car elle représente l'enfance, libre de conditionnements et symbole de l'innocence. [...] L'enfance est une période très importante pour moi. On a besoin de la mettre en valeur et de lui donner une place, parce qu'on perd beaucoup de choses lors du passage à la vie adulte. [...]

Dans la vidéo on n'entend pas les paroles [de la chanson], il la joue à la guitare, mais dans *Stairway to Heaven* il y a une phrase qui dit : « *there are two paths you can go by, but in the long run, there's still time to change the road you're on.* » [Il y a deux routes que tu peux emprunter, mais au final, il est toujours possible de changer de chemin]. C'est l'idée d'une destruction, mais il y a quand même de l'espoir, il est toujours possible de changer les choses.

To Burgard

Borne Sphinx, 2022, bois, polystyrène, filasse, résine polycrystal, acier, sable, cuir, ordinateur, enceintes, amplificateur, micro, circuits imprimés, câbles, prise, 180 x 70 x 68 cm



Je fais de la sculpture, mais pas uniquement. J'aime la question de l'objet et du volume parce que c'est une manière pour moi d'incarner des idées, des fantasmes [...]. Cela passe souvent par le dessin au début. Ce qui introduit bien *Sphinx*, le jeu vidéo qu'on a décidé de montrer ici, et qui justement joue sur l'idée d'une forme entre le dessin et la 3D, le jeu vidéo. Ce jeu a été conçu à la suite d'une résidence avec des enfants et des adolescent·es en classe ULIS du collège Beau Soleil à Chelles, projet initié par l'association Orange Rouge.

Au départ, l'idée était de proposer à ces jeunes en situation de handicaps psychiques et comportementaux très divers, un espace d'expression. On ne leur donne que peu de place pour se projeter, et on ne les perçoit pas toujours capables de créer un monde dans

lequel iels pourraient vivre selon leurs envies et besoins. [...] Pour ces jeunes personnes, la question de l'avatar est très intéressante, notamment puisqu'elle permet de se donner d'autres qualités et de se qualifier autrement que par les handicaps qui leur sont associés à l'école. De là est né l'idée une peu folle de se lancer ensemble dans la production collective d'un jeu vidéo.

Une partie de ce jeu vidéo a été faite en atelier avec elleux. [...] Iels ont déterminé leurs avatars et choisi leurs noms. Puis on a enregistré leurs voix, et iels ont réfléchi aux fonds du décor, à ses textures... En m'inspirant du pédagogue Fernand Deligny, je leur ai demandé de dessiner leur chemin d'erre, pas leurs chemins d'errance mais leurs chemins du quotidien et comment iels les imaginaient. Iels ont pris des craies et ont fait des grands dessins dans la cour. Je les ai ensuite traduits en objets potentiels, en convertissant ces tracées dans les supports de leurs avatars. [...]

Dans chaque monde, on retrouve la présence des adolescents par les fonds, mais le reste du jeu a été écrit par ailleurs. [...] C'est une histoire assez simple que j'ai écrite en m'inspirant des théories de Teilhard de Chardin et Vladimir Vernadski sur la « noosphère ». Cette théorie du début du XXe siècle se base sur le principe que les idées humaines alimentent une espèce de nuage qui entoure le globe terrestre et se redistillent sur terre : il n'y a pas de savant·es, le savoir appartient à tout le monde. [...]. La figure du Sphinx évoque cette énigme du savoir. [...] Le premier monde est acoustique, on interagit avec la voix. Et petit à petit, ça s'incarne. Dans le deuxième monde, des mains apparaissent. Et dans le troisième monde, un avatar nous est attribué. Le quatrième monde est celui où l'on rencontre le Sphinx et l'on peut le faire tomber de son piédestal.

Célestin Spriet

Coming In, 2025, installation vidéo couleur et son, tissu, 28'50"



Mon travail explore la mémoire des espaces, notamment ceux de la communauté LGBTQIA+, et cherche à donner forme à une érotique des lieux. Avec *Coming in*, je me suis intéressé aux espaces intérieurs et clos. Je me suis ainsi concentré sur les bars et clubs gays de la fin des années 60 au début des années 2000. S'ils peuvent être aujourd'hui considérés comme désuets - ou moins fréquentés par les nouvelles générations - ils ont aussi été longtemps interdits ou réprimés par la police. Îlots de liberté, ils sont à l'image des conditions sociales de notre communauté : souvent marginalisés et affublés d'une série de poncifs.

Je me suis d'abord penché sur la question d'un passage entre l'extérieur et l'intérieur. J'ai toujours été fasciné par ces portes de lieux communautaires qui matérialisent une frontière entre deux mondes. La franchir pour la première fois peut être une expérience existentielle, parfois joyeuse, parfois décevante ! [...]

Le titre *Coming in* fait écho à ce passage de la porte mais aussi à un terme qui désigne l'intégration sociale dans les communautés LGBTQIA+. A l'inverse du "coming out", lexique maintenant teinté de l'aveu, on ne s'adresse pas avec cette expression au monde hétéronormé mais bien à nos pair·es. [...]

En France, ce n'est qu'en 1982 que Mitterrand met fin à la discrimination de l'âge de majorité sexuelle pour les homosexuel·es [...]. L'arsenal législatif est bien sûr couplé d'une répression policière et sociétale qui réunit entre elles les générations. Sans avoir

vécu d'interdiction légale, je partage avec ces hommes un héritage répressif dans l'expression de mon homosexualité. C'est à la fois effrayant et beau de se dire que des hommes de 70 et 30 ans ont ressenti un jour le même mélange d'appréhension et d'excitation face à la porte d'un bar gay. Cette conscience d'entrer dans un monde qui a quelque chose d'irréversible. Mais cette peur est aussi celle du dehors qui - aussi grand soit-il - peut être enfermant pour certain-es. [...]

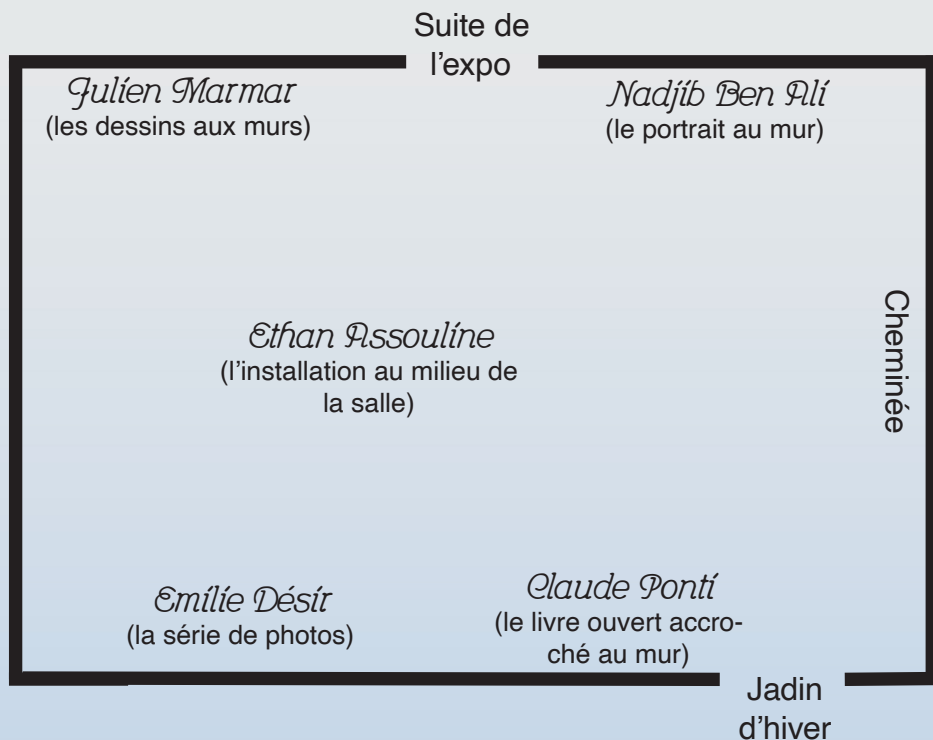
[...] j'ai ainsi invité des hommes homosexuels entre 50 et 75 ans à parler de leur coming in. On a travaillé ensemble pendant plusieurs mois sur ce que ça voulait dire d'un point de vue intime, esthétique, politique. [...] L'échange entre ces huit hommes, dont deux trentenaires qui dialoguent en miroir avec ces autres générations, est devenu la matière d'une installation vidéo.

Je voulais qu'il y ait un écho entre le sujet dont les personnes discutent (qu'est-ce qui réunit une communauté ?) et son traitement spatial. D'où l'idée de ne pas faire un film mais une installation composée de trois écrans. Chacun reprend la forme et la taille des portes de la salle d'expo, transformée en "club" au sens propre et figuré : espace de danse mais aussi cercle intime.

En utilisant ce format vertical des écrans qui se multiplient, je mets en scène un espace qui est à la fois commun et individuel, questionnant les forces qui agitent une communauté. Une communauté naît, se ramifie, se divise, parfois se réunit à des moments de crise.

[...] Avec ce projet, je fais le vœu d'une sorte de généalogie inventée - enfin plutôt inventive - qui viendrait contrecarrer les transmissions d'un monde hétéronormé.

SALLE CENTRALE



Claude Ponti, **La nuit des Zéfirottes, 2006**, L'école des loisirs
Courtoisie de l'artiste et de l'école des loisirs

Nadjib Ben Ali, **HAZMATIK (les flammes), 2024**, acrylique sur toile, 160 x 120 cm
Courtoisie de l'artiste

Julien Marmat, **Sans titre, 2020-2024**, série de dessins aux feutres et crayons couleurs et collages, dimensions variables
Courtoisie de l'artiste

Ethan Assouline, **réalité (surveiller), 2024**, bois, horloge, chemise, impressions photos, lampe, 90 x 120 x 40 cm
Courtoisie de l'artiste

Emilie Désir, **Sans titre, 2018-2024**, tirages fine art sur papier Bright White Hahnemuhle 310 g d'après scans de négatifs argentiques, 24 x 36 cm et 36 x 24 cm
Courtoisie de l'artiste

Un jeune homme aux yeux perçants retient notre regard. **Nadjib Ben Ali** (1994, Paris) l'a peint d'après une capture d'écran d'un match de foot, sa passion depuis l'enfance. L'artiste cherche à capter sur le terrain les instants qui rappellent ses idoles à leur humanité. Sur le visage de ce jeune homme anonyme, on lit des sentiments que l'on peut partager avec lui : la détermination à réussir là où le jeu d'enfant devient enjeu d'adultes.

D'attentes, de passions et de modèles parlent aussi les dessins de **Julien Marmar** (1994, Lyon). Comme dans les pages d'un journal intime, l'artiste partage la difficulté de grandir et l'écart qui sépare rêves et réalité. A mi-chemin entre le coloriage enfantin aux feutres et pastels et la bande dessinée, ses personnages font face à la violence de la société et de ses modèles de réussite.

Au centre de la salle, un mannequin d'enfant semble surveiller une ville miniature installée dans une boîte en bois par **Ethan Assouline** (1994, Paris). Une lampe basse surplombe la scène créant une ambiance de polar, soulignée par une trotteuse silencieuse au centre de son visage qui marque le passage du temps. Sur une chemise posée à la va-vite, l'artiste a cousu un poème qui évoque la nécessité de résister aux injonctions du pouvoir, du monde "d'en haut".

Il faut choisir son camp : « oppresseurs ou opprimés ». **Emilie Désir** (1987, Paris) présente une série de photographies qui montrent ceux qui ont choisi d'avancer masqués pour lutter contre la violence du capitalisme et du métro-boulot-dodo. Dans les rues, les militant·es font corps pour changer politiquement les règles du jeu. Dans le

métro, les graffeurs s'en moquent artistiquement, faisant des tunnels le terrain de missions qui déjouent l'hyper-surveillance contemporaine. Le souffle vital de nos cités ne viendrait-il pas du sous-sol, comme le raconte **Claude Ponti** (1948, Lunéville) dans la fable des Zéfirottes ?

LES ENTRETIENS AVEC LES ARTISTES

Nous avons sélectionné des extraits des interviews réalisées avec les artistes pour ce livret. Envie de les lire ou de les écouter en entier ? Scannez le QRcode !

Claude Ponti

La nuit des Zéfirottes, 2006, L'école des loisirs



Retrouvez l'entretien de l'artiste à page 18.

Nadjib Ben Ali,

HAZMATIK (les flammes), 2024, acrylique sur toile, 160 x 120 cm



Je peins d'après des captures d'écran, qui sont le plus souvent issues de retransmissions audiovisuelles de matchs de foot. Je m'intéresse plus particulièrement aux instants où la caméra se focalise sur le comportement des joueurs, leurs émotions lorsqu'ils ne sont pas dans le vif de l'action : tout ce qui se passe hors du jeu, quand ils vont se replacer, pendant les arrêts de jeu. Souvent

ce sont des moments de ralenti, filmés en gros plan. C'est la dramaturgie que la télévision apporte au match qui m'anime

Dans mes peintures, qui sont souvent des portraits, il y a des détails qui rappellent qu'il s'agit de footballeurs, mais l'objectif est d'aller au-delà du sport et de rentrer dans quelque chose de plus intime. Dans d'autres peintures, je me concentre sur l'énergie qui se dégage des supporters. C'est une expérience puissante qui se vit de manière collective. Ce contraste-là m'intéresse : les joueurs sont entourés de cette énergie mais ils dégagent malgré tout une forme de « solitude » par moment sur le terrain. [...]

Je regarde les matchs et je capture des instants où je sens une picturalité, où il y a des couleurs et des formes, qui, assez instinctivement, vont appeler à la peinture. [...] Lorsque je peins, je ne fais pas de croquis ou de dessins préparatoire sur la toile. J'attaque des zones de couleurs qui se transforment en des parties d'un visage, d'un corps. [...] Depuis tout petit, j'ai toujours aimé dessiner, peindre le foot. Ce sont mes deux grandes passions. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours dessiné des footballeurs. C'est juste mon point de vue qui a évolué [...]. L'objectif, c'est de révéler à ma manière l'universalité qui réside dans ce sport.

Les footballeurs peuvent être des modèles. On s'inspire de leurs gestes et de leur façon de jouer pour s'améliorer et créer son propre jeu à soi lorsqu'on est petit. Et puis, en grandissant, plus qu'un modèle de jeu, ça devient une sorte de source de motivation. Mentalement, leur capacité à supporter la pression et leur gestion des échecs sportifs peut nous aider à surmonter certaines épreuves de la vie auquel on est tôt ou tard confronté nous-même. Par exemple, dans mon parcours personnel, la défaite de Messi face à l'Allemagne en finale de coupe du monde 2014 m'a aidé à mieux digérer et relativiser mon échec aux concours d'entrée aux Arts Déco la même année [...]. Tout comme la victoire contre la France en 2022 m'a montré qu'il ne faut jamais rien lâcher et croire en ses rêves.

J'ai appris ou réappris énormément de leçons de vie à travers le football et le sport en générale. Un combat de 5 rounds ou un match de 90 minutes c'est un peu une allégorie de la vie avec ses moments de joie et de doute. Ce qui me passionne ce sont les moments où les joueurs sont vulnérables. [...] Le plus souvent, dans l'espace public les joueurs sont représentés dans des positions glorifiantes et victorieuses mais dans le football comme dans la vie, il y a plus de perdant-es que de gagnant-es, et la victoire d'aujourd'hui est le fruit des défaites d'hier.

Julien Marmar

Sans titre, 2020-2024, série de dessins aux feutres et crayons couleurs et collages, dimensions variables



L'ensemble de dessins que je montre dans l'exposition pourrait s'apparenter au travail d'un enfant ou d'un pré-adolescent qui dessinait au fond de la classe, et qui n'aurait jamais arrêté. C'est une série très narrative sur ma jeunesse en tant que dessinateur. Elle essaye de raconter de manière un peu poétique la violence du monde adulte, mais à travers une iconographie enfantine. [...]

Je travaille le dessin comme je procèderais pour collectionner des objets. J'en fais un premier qui en appelle un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième. Les feuilles sont méticuleusement rangées dans des pochettes en plastique. Je les collectionne comme je collectionnais des timbres. [...] J'aime les imaginer comme des puzzles géants ou des patchworks, pas seulement comme

quelque chose à voir à plat, comme s'ils pouvaient s'emboîter et donner vie à une nouvelle histoire.

Mes dessins ont souvent une portée narrative, même si elle n'est pas toujours claire. On peut aussi les voir comme des rébus, de collages d'idées et de concepts. [...] C'est au regardeur de les digérer et de se raconter l'histoire. Le côté journal intime, forcément, rentre en jeu. Ce sont souvent des dessins qui sont très personnels. Parfois ce n'est pas forcément évident de les éditer, de les sortir de leur classeur. [...]

L'enfance pour moi est le début de toute chose dans la création. Avant un certain âge, on ne sait pas dessiner, on gribouille. Vers l'âge de 6/7 ans, on commence à pouvoir faire des dessins structurés. Cette période dure jusqu'à moitié du collège, où ça commence à devenir un peu la honte de dessiner. On n'est pas forcément le plus populaire de l'école quand on est un dessinateur. Au lycée, on n'en parle même pas, c'est carrément plus du tout au goût du jour. Je trouve cette période de l'enfance hyper belle car elle permet tout au niveau de l'imagination. Il n'y a que de mondes imaginaires et des possibilités créatives. Pour moi, ça a été une révélation. À cet âge-là, quand on découvre les possibilités de l'art, ça nous éloigne d'autres chemins qui peuvent être super durs : la dépression, l'isolement, la délinquance. Moi, j'ai eu la chance, après ma vie de dessinateur enfant, au moment où normalement on devrait arrêter de dessiner, de découvrir le graffiti. Et le graffiti, pour le coup, c'était cool. Quand on est jeune et qu'on a envie d'être cool mais qu'on est nul en skateboard, on fait du graffiti. Ça a été pour moi la deuxième étape, où j'ai pu voir les choses en grand, en explorant d'autres sphères. La balade, la déambulation, la photographie. D'autres manières de créer sont entrées en jeu.

Le dessin, je le vois comme une pratique super intime, très solitaire. Je dessine chez moi, complètement enfermé. C'est souvent la nuit. Ça peut être accompagné de quelque chose qui enivre, je

peux être presque dans des états seconds, de transe. En revanche, je ne serais pas capable de dessiner ce que je dessine sans parcourir et déambuler dans la ville. Pour avoir des histoires à raconter, il faut les vivre. [...]

Le graffiti pour moi est un acte léger, de coloriage, un acte existentialiste. La beauté du graffiti c'est qu'on peut, qui que l'on soit, exister où on veut, quand on veut. C'est l'un des gestes les plus libres qui existent, un acte que je trouve généreux. Il donne à voir de l'art à tout le monde, n'importe où. Aussi, la grande beauté du graffiti c'est que cette forme d'art permet de faire coexister des gens issus de classes sociales et de cultures différentes. [...] C'est une sorte de société secrète qui crée une communauté. Dans ce monde j'ai fait les rencontres les plus inspirantes de ma vie. Par le soutien collectif et par la camaraderie accomplir une volonté commune, c'est quand même assez beau. On est un peu comme les scouts, mais version... souterraine. Ça m'a apporté ces valeurs que je n'avais pas eu plus jeune et que je trouve importantes dans un monde liberticide. On s'entraide tous pour construire notre cabane.

Ethan Assouline

Réalité (Surveiller), 2024, bois, horloge, chemise, impressions photos, lampe, 90 x 120 x 40 cm



L'installation présentée dans l'exposition s'appelle *Réalité (Surveillée)*. Elle est issue d'une série de sculptures réalisées avec des mannequins en bois qui étaient dans des vitrines de magasins pour présenter et vendre des vêtements pour enfants. [...] C'est

un personnage en bois qui a sur le visage une horloge sur laquelle il ne reste que l'aiguille des secondes, la trotteuse, qui tourne. [...] Le personnage est sous une lampe. Cet enfant surveille une sorte de petite ville miniature installée dans une boîte en bois avec à l'intérieur des chemins en morceaux de métal et une photo que j'ai pris de mon crâne pour vérifier que je m'étais bien rasé la tête. [...]

J'ai commencé à intégrer ces photographies dans mes sculptures à des moments où j'étais en manque de matériel. [...] Elles sont issues de la vie quotidienne et liées à des angoisses, des TOC ou à des manières de réfléchir à comment vivre. [...] À chaque fois que je me rase par exemple, je prends une photo de mon crâne pour vérifier que c'est bien fait. De cette photo toute simple, on peut extrapoler sur la représentation de la vie d'un célibataire dans la ville. [...] Le personnage de l'installation surveille ça : la ville du bien-être et de l'auto-organisation du corps. Cette ville repose sur des tréteaux, sur lesquels est suspendue une petite chemise qui porte un poème brodé. Ces poèmes brodés sur des tissus reviennent souvent dans mon travail. J'écris ces poèmes comme parlent parfois les enfants. [...] Cette fausse naïveté est une hyper lucidité de regard sur le monde, qui a envie d'être transformateur, politique et révolutionnaire. [...]

Cette œuvre est faite d'éléments assez simples qui forment un gros bloc assez complexe, qui réunit plein de choses qui m'intéressent et qui m'obsèdent, entre des questions d'identité, d'autonomie, de construction, de regard sur soi, sur les autres. La lampe au-dessus, me fait penser à une situation d'interrogatoire, ça dramatise encore la sculpture.

Je réfléchis et travaille beaucoup sur l'expérience quotidienne de la vie dans les villes contemporaines et néolibérales, capitalistes, quelles expériences on en fait à l'intérieur, notamment de survie, d'organisation, de compréhension, de déplacement. Je m'intéresse beaucoup à la place des enfants qui est floue, parce qu'ils ne sont ni acteur·rices ni décisionnaires. Leur ville et leur

temps est hyper organisé, et je me questionne sur leur place dans cette organisation qui est assez figée, arrangée et qui leur est imposée. J'aime bien imaginer comment iels pourraient récupérer de l'autonomie, que des espaces soient plus adaptés à elleux, et vraiment les servir. [...] De manière plus large ça s'inscrit dans une réflexion sur la joie performative dans la ville : comment tout est construit de façon à faire comme si tout allait bien, alors que c'est la fin du monde. Cette hypocrisie construite pour parler d'un bien-être commun, d'un vivre-ensemble, qui est une idée positive bien sûr mais qui est détruite en étant performée par le pouvoir. J'avais fait le lien entre cette réflexion et les enfants pour lesquels tout est toujours rond, avec des couleurs pastel... Comme si la positivité était déjà préconstruite dans l'environnement pensé pour elleux. Elle fait aussi écho à l'idée que les enfants ont longtemps été et sont souvent encore perçus comme des esprits vides dans lesquels on pourrait insuffler une idéologie. La question de l'autorité et de sa remise en question mais aussi de l'autonomie se posent alors.

Émilie Désir

Sans titre, 2018-2024, tirages fine art sur papier Bright White Hahnemuhle 310 g d'après scans de négatifs argentiques, 24 x 36 cm et 36 x 24 cm



Je m'appelle Émilie Désir. Je vis à Paris depuis ma naissance. Ça fait 37 ans. Je suis donc très habituée au béton, au métro, aux pots d'échappement, aux foules. C'est mon habitat naturel. [J'aime] avoir des activités qui sortent un peu des sentiers battus, explorer les différentes strates de la ville. Pour parler de ce qui se

passe à la surface [et sous terre].

On vit dans un monde compliqué, avec beaucoup d'inégalités et d'injustices qui donnent envie de prendre part à ce qui se passe [...] Cet éveil politique arrive généralement à l'adolescence [...] Je manifeste beaucoup depuis 2017. De manière intensive, je prends part à la majorité des mouvements sociaux qui naissent [...]. J'ai quasiment tout le temps un appareil photo sur moi. Il devient l'extension de ce que je vois. [...]

Je ne travaille qu'avec la photo argentique [...] et m'adapte à ses contraintes. Je vais vraiment déclencher au moment que je vais avoir envie de garder. [...] Je fonctionne beaucoup à l'affect et à la sensation [...]. Je ne souhaite pas intellectualiser les photos. Elles sont souvent brutes, franches. Lorsque je les développe, je vois ce que j'ai envie d'ajouter. Je crée alors un récit avec une série complète [qui] ne rassemblent pas que les moments forts, ceux des violences, des personnes blessées ou des voitures qui craquent. Une manif, c'est aussi des moments plus calmes, d'attente [...] Je la représente par mon prisme [...]. J'aime prendre part aux liesses populaires, je me sens solidaire de ces causes. C'est via la photo que j'apporte ma petite pierre à l'édifice de tous ces humains qui se battent corps et âme tous les jours.

Dans un second temps [...] j'ai eu cette chance de côtoyer [des acteurs du graffiti] qui m'ont emmenée avec eux dans les tunnels de métro [...]. La manière de photographier est complètement différente. Je vais utiliser des appareils photos différents, plus petits, parce qu'il faut qu'on puisse courir vite en cas de besoin. Il y a très peu de lumière [...] je vais favoriser le noir et blanc avec lequel le flou est plus flatteur. Au final, je me retrouve à la surface en couleur et sous terre, en noir et blanc. [...]

La pratique du graffiti s'octroie une fenêtre de liberté dans notre société et les règles qu'elle impose. [...] [Elle] permet de prendre pleinement conscience du système de surveillance permanente

qui pousse les humains [...] à ne pas faire de pas de travers, à rester dans les clous [...]. Le but de tout ça n'est pas l'illégalité, ni de transgresser en réaction à la société. C'est [...] une envie de vivre pleinement, à 100%. [...]

Que ce soit là-haut dans les manifs ou en bas dans les tunnels, c'est toujours une histoire de lien entre les humains. Il y a la question du groupe, de l'amitié, de l'aventure collective. Descendre dans un tunnel, c'est une petite réjouissance annexe à nos quotidiens. Une manière de s'échapper d'un sentiment d'enfermement qu'on a en ville : en montant sur les toits, en descendant les tunnels et en allant battre le pavé en manif pour crier notre envie de justice. [...]

DERNIERE SALLE

Nadjib Ben Ali
(la peinture sur la
cheminée)

Marion Fayolle
(le dessin sur la porte)

Nelson Bourrec Carter
(la vidéo sur les trois écrans)

Rebecca Digne
(la vidéo à l'écran)

Salle
centrale

Nadjib Ben Ali, **Bavardages**, 2024, acrylique sur toile, 46 x 33 cm
Courtoisie de l'artiste

Nelson Bourrec Carter, **Teen Spirits**, 2025, installation vidéo couleur et son, 17'35"

Avec : Hugo Bonnet, Lounes El Badaoui, Youcef Gholam, Mylène Lorne,
Arthur Roussel-Portal, Andréa Stenger Gary, Elianah Weiss-Dupre, Sésedie
Wickramasinghe

Produit par Big Fish Productions

Compositeur : Harry Allouche

Chef de Choeur : Nathanaël Zarca

Chorégraphe : Muriel Garric

Image : Vadim Alsayed & Raphaël Bourdin

Montage : Nelson Bourrec Carter & Benjamin Cataliotti Valdina

Ce projet a été sélectionné par la commission mécénat de la Fondation des
Artistes qui lui a apporté son soutien.

Avec le soutien du Centre national du cinéma

et de l'image animée et du Centre culturel Jean-Cocteau.

Courtoisie de l'artiste

Rebecca Digne, **Maria terrible**, 2025, vidéo, 7'50"

Montage : Rebecca Digne et Jeanne Henry

Courtoisie de l'artiste

Marion Fayolle, **Les Petits**, 2020, Editions Magnani

Courtoisie de l'artiste et des Editions Magnani

Les adolescent·es ressemblent-iels vraiment aux représentations qu'on en fait ?

Acclamé·es par une foule de supporters représentée dans une deuxième toile de **Nadjib Ben Ali** (1994, Paris), huit adolescent·es queer ou racisé·es sont réunie·es par l'artiste **Nelson Bourrec Carter** (1988, Paris) au sein d'un opéra lycéen. Leurs chansons s'inspirent autant du pop rock mielleux des années 1990 que du classique et de la musique extradiégétique, celle qu'on utilise dans les films pour susciter des émotions liées à l'action. Iels détournent les stéréotypes propagés par les *teen movies* et leurs bandes originales, en devenant les personnages principaux, à contrecourant des rôles marginaux auxquels iels étaient cantonné·es.

Ce retournement de perspective fait écho au deuxième épisode du film que **Rebecca Digne** (1982, Marseille) a réalisé avec la complicité d'une jeune fille toscane, Maria. Après l'avoir connue enfant dans la première exposition de la saison, on la retrouve pré-adolescente. Face à la caméra, elle montre à Rebecca le monde qui éclot autour d'elle où elle trouve sa place, libre de jouer au sein d'une nature encore enchantée.

Un tête-à-tête générationnel se retrouve aussi dans un dessin de **Marion Fayolle** (1988, Saint-Sauveur-de-Montagut). Ici, des deux personnages qui se font face, seul l'enfant semble avoir réussi à ouvrir la cage qui l'emprisonne et d'où s'échappent des oiseaux jacasseurs. Pour faire de même, l'adulte ne peut qu'apprendre du petit enfant terrible. Ou peut-être est-ce une seule et même personne qui regarde en face le souvenir, nostalgique, d'une liberté fantasmée ?

LES ENTRETIENS AVEC LES ARTISTES

Nous avons sélectionné des extraits des interviews réalisées avec les artistes pour ce livret. Envie de les lire ou de les écouter en entier ? Scannez le QRcode !

Nadjib Ben Ali

Bavardages, 2024, acrylique sur toile, 46 x 33 cm

Retrouvez l'entretien de l'artiste à page 30.

Nelson Bourrec Carter

Teen Spirits, 2025, installation vidéo couleur et son, 17'35"



Ayant grandi entre plusieurs territoires, je suis franco-américain et afro-américain, la question de l'appartenance à un lieu a toujours été centrale pour moi [...]. J'éprouvais ce besoin d'appartenir simultanément à différents espaces [...]. Je consommait beaucoup de "teen movies" pour me connecter à une expérience lycéenne américaine que je n'avais pas, étant scolarisé en France. [...] Cela me permettait d'exister dans des espaces imaginaires, même à distance. [...]

Ces films d'adolescence, avec leur musique, leurs gestes, leurs dialogues, contiennent une charge émotionnelle très forte. Quand je les revois aujourd'hui, ils me ramènent directement à ce que je ressentais à l'époque. Je voulais partir de ce corpus d'émotions

et de souvenirs mais en me concentrant sur la musicalité, le texte passait au second plan.

Plusieurs éléments ont commencé à coexister. D'abord, il y avait le côté biographique. J'ai commencé la chorale au lycée [comme] un moyen d'échapper à certains aspects de l'école qui ne me plaisaient pas. [...] Ensuite, il y avait le rapport à l'adolescence, ce moment de transition abordé dans les "teen movies" [...] qui tous, (quel que soit leur genre), parlent de transformation. [...] En parallèle, il y avait la question de la représentation. En tant que personne métisse, afro-descendante et queer, qui avait trouvé des moyens d'exister au lycée malgré tout, je trouvais intéressant d'imaginer une représentation de ces identités, mais cette fois dans une position majoritaire et non marginale.

Avec Harry Allouche, compositeur, chef d'orchestre et ami, l'idée était de traduire ce corpus de films et les arcs narratifs qu'on y retrouve en quelque chose de musical. [...] J'ai commencé par constituer un corpus d'une quarantaine de films [...]. Mais partir directement de musiques de films, c'était trop évident. Ce sont déjà des compositions taillées sur mesure pour illustrer des émotions précises. À la place, je me suis tourné vers la musique extradiégétique, celle qui accompagne l'action mais que les personnages n'entendent pas. [...] L'idée est de mélanger des références classiques et modernes pour créer une texture musicale unique et traduire les différents tons de l'histoire. [...]

Pour la structure du film, on a décidé de le découper en une ouverture et quatre actes, performés par une chorale de huit chanteurs et chanteuses racisé·e·s et queers, inversant le ratio de représentation habituel des films avec lesquels j'ai grandi. Le casting a permis une belle diversité, aussi bien d'identités que de parcours : [...] des formations classiques, lyriques, ou encore pop. Chacune a une sensibilité unique qui vient enrichir le son du groupe.

On les découvre placés au centre de la cafétéria d'un lycée pro-

totypique [...]. L'ouverture mêle plusieurs références [...] la chanson *Teenage Dirtbag* de Wheatus [à laquelle] je m'identifiais totalement. L'idée, c'était de transformer cette chanson en un leitmotiv qu'on entend tout au long du film. On commence avec une référence claire, mais au fur et à mesure, la mélodie devient difficile à identifier. [...]

L'acte 1 place les personnages, les enjeux et les relations de façon énergique, solaire, en exposant rapidement les rivalités, tensions, amitiés, et premiers flirts. [...] C'est le premier jour de cours, et l'école est en plein foisonnement. L'acte 2 poursuit directement l'évolution du flirt initial [...]. Ce passage, plus ancré dans le classique que dans le pop, se divise en trois temps : il commence par une référence à un slow [*Kiss Me* de Sixpence None the Richer] avant de se terminer par une messe funèbre. L'acte 3, [...] continue la plongée dans un registre sombre, axé sur la peur, la transformation et la douleur. L'acte 4, épilogue tourbillonnant, [offre] une issue ouverte, mais teintée de dissonance, symbolisant l'état des personnages, incertains.

Rebecca Digne

Maria terrible, 2025, vidéo, 7'50"



C'est un projet qui a commencé en 2020, quand j'étais à la Villa Médicis à Rome. J'ai rencontré Maria à ce moment-là. Elle vivait avec sa famille dans la campagne toscane, dans une maison au milieu d'un ancien terrain viticole, peuplé d'animaux en liberté, totalement plongée dans la nature. [...] Quand je suis allée sur son terrain de jeu, j'ai reconnu l'espace utopique auquel j'aspire

pour toutes les générations à venir. Un espace qui n'est pas intellectualisé comme terrain de revendication écologique, avec une vision et une éthique de préservation du territoire. C'est une autre question, celle de l'immersion totale d'un être humain dans son environnement, et de la puissance de vie qu'elle transmet. De ma rencontre avec Maria est né le désir de faire un film documentaire, dont j'ai été invité par le Centre culturel à montrer deux extraits sous forme d'installation.

Dans l'installation que j'ai présentée dans la première exposition de la saison, Maria avait 8 ans et demi. C'étaient les premières images qu'elle avait tournées avec le Super 8 que je lui avais appris à utiliser. [...] Dans cette deuxième pièce, Maria n'est plus filmeuse mais filmée. Notre relation passe par la caméra. Je la regarde grandir et se confronter à l'événement de son départ à venir. Ces images ont été tournées entre 2020 et 2024 en 16mm. J'ai décidé de montrer des images qui ne sont pas dans le documentaire final, ce sont des images autonomes qui nous permettent de se rendre compte de l'espièglerie de Maria, sa liberté et sa relation au monde.

L'idée du projet était de suivre Maria jusqu'à son adolescence, en incluant un événement qui allait changer le cours de sa vie : l'expulsion de sa famille du terrain par ses propriétaires pour y faire des vignes. J'ai grandi en Italie jusqu'à mes 8 ans et demi, l'âge de Maria quand je l'ai rencontrée. Quand je lui ai expliqué pourquoi je voulais la filmer, je lui ai raconté que j'avais quitté l'Italie au même âge, que c'était mon paradis perdu, que je comprenais mais d'une autre façon. Cette expérience commune de la séparation l'a beaucoup rassurée et a fait naître un désir de mêler nos propres regards. Elle pouvait filmer son départ, et moi je le filmais aussi, pour essayer de partager sans hiérarchie, sans le pouvoir d'un adulte qui regarde une enfant, mais bien avoir deux visions parallèles qui parfois se croisent, parfois s'éloignent, mais qui existent grâce à la transmission.

Il y a une connexion très forte entre Maria et moi. Qu'est-ce que c'est qu'accompagner une petite fille quand tu es une femme ? Il fallait être vigilant tout au long du projet et être attentive à la juste place que je devais avoir. Plein de choses ne sont pas évidentes, notamment dans son cercle familial. Il faut faire très attention. Elle m'a beaucoup aidée à comprendre ça. Tout ça, c'est très émouvant. J'aime faire des projets qui nous dépassent. La question n'est plus de créer un objet rassurant mais d'avoir une expérience de vie à plusieurs.

Marion Fayolle

Les Petits, 2020, Editions Magnani



Je suis autrice illustratrice avec les éditions Magnani. Je fais soit des livres d'images, soit des bandes dessinées. Ce sont des dessins à mi-chemin entre la poésie, la littérature et le dessin d'humour. [...] Plus récemment, j'ai écrit un roman chez Gallimard qui s'appelle « Du même bois ». J'essaie d'avoir une pratique qui ne soit pas cloisonnée et d'employer parfois le dessin, parfois l'image, parfois la combinaison des deux en fonction des livres et des sujets que j'investis.

La plupart de ces sujets ont un ancrage autobiographique, même si le livre final n'est pas à proprement parler une autobiographie. Ce qui m'intéresse avec le dessin, c'est de représenter des choses que je n'aurais pas pu photographier. J'utilise le dessin dans sa capacité à matérialiser l'invisible. Je m'intéresse beaucoup aux émotions, aux liens. Le couple, la famille sont des sujets qui se prêtent énormément à toutes ces questions liées à la fois aux

émotions et à l'intime, aux choses que l'on cache. Le dessin me permet de montrer des ambivalences, toutes ces choses qui normalement n'ont pas de visage et n'ont pas d'image. [...]

J'ai réalisé le livre « Les Petits » dont est extrait le dessin présenté dans l'exposition, lorsque je suis devenue maman. J'avais prévu de prendre une année sans travailler pour m'occuper pleinement de mon bébé. Mais l'expérience de la maternité engendrait toutes sortes de dessins. [...]

J'ai expérimenté des émotions très ambivalentes et très contraires. Je ressentais à la fois de l'amour et de l'étouffement. J'avais sans cesse le sentiment d'être tiraillée entre quelque chose de très agréable et de très dur en même temps. Par le dessin, je cherchais à retransmettre cette ambivalence. [...] Ce projet correspond à mon désir d'offrir une mise en image honnête de la maternité, avec ses joies et ses peines. Quelque chose qui se situerait en fait un peu entre les deux. [...]

Lorsqu'on devient parent, on rejoue aussi des choses de sa propre enfance. [...] J'ai très souvent l'impression d'être dans le point de vue de mon enfant, autant que dans le mien. Même aujourd'hui, lorsqu'il fait une crise ou qu'il est submergé par ses émotions, en le consolant, quelque part, je me console aussi un peu de mes crises d'enfant. [...]

J'ai le sentiment que très souvent, mon enfant est supérieur, plus grand que moi, parce que justement, il est encore très pur. Il est habité de beaucoup de poésie, de beaucoup de créativité. Il n'a pas encore été trop poli, trop lissé, trop façonné par la société, les injonctions, les apprentissages. Et souvent, j'ai tendance à me dire que côtoyer un enfant, c'est aussi la possibilité de rejoindre ces zones-là et donc peut-être grandir en réussissant à redevenir petit.

Direction de l'action culturelle de la Ville des Lilas : Hélène Zupan
Direction du Centre Culturel Jean-Cocteau : Anna Milone
Commissariat : Luca Avanzini, Thomas Maestro, Anna Milone
Médiation : Thomas Maestro
Textes : Luca Avanzini, Thomas Maestro, Anna Milone
Administration : Diane Lamand, Daniel Dely
Direction technique : Claude Raimundo
Régie Ateliers : Yannick Hermann et Boualem Kabi
Ateliers de la Ville des Lilas : Olivier Martin, Eric Kargès, Stéphane Boulard,
Jean-François Jouannet
Accueil et surveillance : Mickael Ichkhanian, Farid Abaad, Sophie Durieux,
Ahmed Hmidi, Mamehdi Kanouté, Patricia Seignot
Entretien : Karine Heuser
Identité graphique : Pia-Mélissa Laroche
Impressions : Thierry Bollé
Avec la collaboration technique de Camille Berthelin et Jean-Sébastien Tacher

Le Centre culturel remercie chaleureusement

Les artistes Ismail Alaoui Fdili, Ethan Assouline, Nadjib Ben Ali, Amélie Bigard,
Nelson Bourrec Carter, Io Burgard, Juliet Casella, Emilie Désir, Rebecca
Digne, Marion Fayolle, Julien Marmar, Claude Ponti, Célestin Spriet et Sakina
Finder

Les participants à l'oeuvre de Célestin Spriet : Olivier Bertrand, Paulo Cardim,
Jean-Marc Devocelle, Paul Gould Abraham, Yves Machtou, Alain Moguerou,
Yannick Moutet, Mark Scartani

Les participant-es à l'oeuvre de Nelson Bourrec Carter : Hugo Bonnet
Lounes El Badaoui, Youcef Gholam, Mylène Lorne, Arthur, Roussel-Portal,
Andréa Stenger Gary, Elianah Weiss-Dupre, Sésedie Wickramasinghe

L'association Grey Pride

Blandine Orfino

François Piron

William Drummond

Le Palais de Tokyo

Le lycée Saint Michel de Picpus

LES RENDEZ-VOUS

Gratuit sauf Cinéxpo

Sur réservation : mediationculturelle@leslilas.fr

Tous les mercredis à 16h (gratuit, entrée libre)

Accueil dans les salles d'exposition avec les commissaires

Samedi 8 février à 11h *Visite de l'atelier de Rebecca Digne*

Visite de l'atelier lilasien de Rebecca Digne et Gaetano Cunsolo pour découvrir leur espace de travail et leurs dernières œuvres (8 places max).

Samedi 1er mars *Bébé Bouquine (0-3 ans)*

Histoires, comptines et jeux de doigts pour enchainer les tout-es-petit-es dans le décor de l'exposition. Sur résa : 01 83 74 56 56.

Samedi 15 mars à 20h30 *Cinéxpo : Maria & Ceux qui rougissent*

Deux œuvres bouleversantes sur grand écran qui interrogent ce que signifie grandir. Projection suivie d'une rencontre avec les réalisateur-ices : Julien Gaspar-Oliveri et Rebecca Digne. Au Cinéma du Garde-Chasse (tarif unique 3,50€)

Lundi 18 novembre à 19h *Soirée de lectures avec Poécité*

L'association Poécité rassemble des textes de poésie qui interrogent ce qu'est grandir. Soirée suivie d'un pot de l'amitié.

Mardi 1er avril à 19h *Ciné-débat ODC*

« Torantun, l'histoire de l'Arménie racontée par les femmes » (Inna Mkhitarian, 2022)

Dans un village arménien, cinq femmes qui sont filles, mères et grands-mères, débattent de leur vie en préparant le pain.

LES ATELIERS

Gratuit, sur réservation : mediationculturelle@leslilas.fr

Pendant les vacances, ateliers-goûter (à partir de 5 ans) :

Samedi 22 février et mercredi 16 avril à 14h30 - *Du fil à retordre*
Viens fabriquer le dernier modèle de téléphone à ficelle !
Fonctionnement assuré et conversations remplies de bêtises inraçables !

Mercredi 26 février à 14h30 *La vie cachée des Taupirates*
Dans un grand tunnel de papier, viens dessiner le monde de la plus grande communauté de résistance souterraine : les Taupirates !

Samedi 26 avril à 14h30 *Manifestation sauvage*
Camarades ! L'heure est grave, faisons la grève ! Venez préparer les banderoles d'une manifestation aux mille couleurs inspirées par les oeuvres de l'exposition !

Et pour les plus petit-es :

Samedi 22 mars à 10h
Atelier très jeune public (0-3 ans).
Une visite et des ateliers d'éveils adaptés aux plus jeunes !



*Ismail Alaoui Fdili,
Archives cfdj,
Ethan Assouline,
Nadjib Ben Ali,
Amélie Bigard,
Nelson Bourrec Carter,
Jo Burgard,
Juliet Casella,
Emilie Désir,
Rebecca Digne,
Marion Fayolle,
Julien Marmar,
Claude Ponti,
Célestin Spriet*